

Linda
Lê

Au fond de
l'inconnu
pour trouver
du nouveau

Christian Bourgois éditeur



AU FOND DE L'INCONNU
POUR TROUVER DU NOUVEAU

*du même auteur
chez le même éditeur*

IN MEMORIAM
LE COMPLEXE DE CALIBAN
CONTE DE L'AMOUR BIFRONS
KRISS suivi de L'HOMME DE PORLOCK
PERSONNE
AUTRES JEUX AVEC LE FEU
LES AUBES
LETTRE MORTE
VOIX
LES TROIS PARQUES
LES DITS D'UN IDIOT
CALOMNIES

dans la collection « Titres »

LES ÉVANGILES DU CRIME

aux éditions Jean-Michel Place

MARINA TSVÉTAÏEVA. COMMENT ÇA VA LA VIE ?

aux Presses universitaires de France

TU ÉCRIRAS SUR LE BONHEUR

LINDA LÊ

AU FOND DE L'INCONNU
POUR TROUVER DU NOUVEAU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

© Christian Bourgois éditeur, 2009
ISBN 978 2 267 02006-9

Michel Leiris, dans *Biffures*, parle de l'indéniable plaisir qu'il avait à posséder des livres, satisfaction à laquelle s'ajoutait toujours une part de gêne devant les choses non lues qui tapissaient ses cloisons. Les laissés-pour-compte de nos bibliothèques gémissent, les livres de chevet sont des raretés encore à décrypter. N'empêche, nous continuons à écumer les librairies, passons le plus de temps possible à nous pénétrer des aperçus d'autrui, espérant beaucoup de ceux que René Char appelle les alliés substantiels, et tenant pour assuré que l'art est ce qu'il y a de plus réel, dès lors que nous mettons entre parenthèses notre non-croyance pour entrer de plain-pied dans un monde qui s'impose avec force. Ce sont ces alliés substantiels, dont l'absence ferait souffrir, qui viennent ici toquer à la vitre de *l'homo lisens* afin de l'accompagner le long d'un chemin hérissé d'obstacles, s'il sait, dirait Baudelaire, plonger au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.

Chaque je est une outrecuidance

J'étais à Zurich pour une soirée de lecture. J'errais dans la vieille ville en me remémorant ce texte de Robert Walser où un organisateur de conférences conseille au poète invité d'apprendre d'abord l'allemand avant de se mêler de faire des vers. Dans quelques heures, pensais-je, on allait m'enjoindre, moi aussi, d'étudier le français avant de me poser en scribouilleuse. J'en étais là dans mes ruminations quand mes pas me menèrent à une rue si petite qu'elle ressemblait à un couloir d'immeuble. Je levai les yeux vers la plaque : c'était la rue Robert-Walser. Elle correspondait à l'idée qu'on se fait du pensionnaire d'Herisau. Humble, dissimulée, elle semblait suggérer au curieux de ne lui prêter aucune attention. Peut-être la ville de Zurich se souvient-elle que Walser avait été commis chez un ingénieur, dans une villa au bord du lac. Lui-même ne se serait jamais réjoui qu'une rue portât son nom – la notoriété n'aurait été qu'un désagrément pour ce taiseux peu liant, qui aurait pu dire, comme le photographe Saul Leiter, qu'être ignoré est un grand privilège.

Walser était un drôle de moineau. Non, il n'était

pas dépenaillé, il n'endossait pas la livrée de la bohème mais, en héritier d'Eichendorff, il se félicitait d'être un propre à rien. Or la profession de rêveuseur n'a pas bonne presse. Stevenson, ce travailleur forcené, faisait l'apologie des oisifs. Knut Hamsun et Hermann Hesse n'avaient pas leurs pareils quand il s'agissait d'immortaliser des marginaux, trop récalcitrants pour entrer dans la danse, et assez contents de leur dénuement pour ne demander qu'à lézarder. Mais aucun apôtre du désœuvrement n'a, aussi assidûment que Walser, vanté les charmes d'une vie sans but, de la vacance bienfaisante. Une situation défavorable me fait marcher la tête haute, tandis qu'une situation favorable m'intimide, disait-il. Et si l'on se penche sur la destinée de ce stoïcien, il semble que les pires circonstances l'aient toujours trouvé serein, accueillant les événements comme s'il n'était pas le premier à en subir le contrecoup. Quand sa sœur l'emmena à l'asile où il allait demeurer longtemps enfermé, il s'inquiéta seulement de savoir si c'était ce qu'il convenait de faire. Devant le mutisme de Fanny, il comprit et en prit son parti. Walser entra chez les fous comme on part en vadrouille, léguant ainsi à la postérité une énigme qu'elle n'est pas près de résoudre. Fou, l'était-il ou avait-il eu, tel Hölderlin, l'élégance de se retrancher dans la solitude dès lors qu'il estima s'être désintéressé de cette vie, dont il avait si peu exigé ? Les vingt années de claustration s'écoulèrent sans qu'il eût mûri la moindre phrase. Il conservait dans sa poche un crayon et des bouts de papier, mais il avait tiré le rideau sur la littérature.

Flâneur impénitent, il avait toujours fait mine

d'avoir une certaine pente à paresser. Baguenauder pendant que les autres se démènent à l'envi, bâtissant sur le sable – quoi de plus grisant ? Flâner à la manière de Walser requiert toutefois une véritable discipline. Dans ses microgrammes, il avait précisé les règles du jeu : il faut être tout yeux, tout oreilles, faire grand cas du menu fretin, réprimer sa sentimentalité égoïste et récolter les brindilles que charrie le grand fleuve des jours. Rien n'échappait à son regard, même quand il paraissait distrait, gagné par l'indolence : tout à ses découvertes, il engrangeait des impressions. Un mot lui faisait-il défaut, il enfilait son manteau, coiffait son chapeau et s'en allait le dénicher au coin d'une rue. Il appelait cela musarder, c'est-à-dire serrer de près une image jusqu'à ce qu'elle cesse de voleter et se laisse capturer. Dans toutes les villes où il avait élu domicile, il avait rôdé à travers les ruelles des quartiers malfamés, à la recherche de sensations neuves. Et plus il s'ouvrait au monde, plus celui-ci lui semblait opaque. Mais il se plaisait dans la pénombre, ayant toujours acquiescé à ce que lui dictaient les sentiments obscurs et l'intuition. Il avait dit qu'il n'était qu'un rêve au sein d'un rêve, une pensée insérée dans une autre pensée. Il avait quelque chose de l'idiot. Au fond, il était resté un enfant, observant avec étonnement le manège des adultes. Il ne se froissait pas qu'on le crût imbécile. L'imbécillité, soutenait-il dans une lettre à un ami, est enviable, parce que s'y loge un je-ne-sais-quoi de bon et d'indiciblement fin. Lorsqu'il fixait les femmes, c'était pour admirer leur sourire – une habitude niaise et un morceau d'histoire mondiale, commentait-il. Mais des femmes, il y en eut

peu autour de lui et, selon toute vraisemblance, il n'en connut aucune intimement. Sous sa plume, elles sont les jumelles des idoles dessinées par Bruno Schulz. Hautaines, indéchiffrables, sans défense pourtant, elles ne lui semblaient moins terrifiantes que quand il les nimbait de mots. Il faisait souvent des demandes en mariage et se rétractait aussitôt. Il proposa à ses logeuses de les épouser puis, après avoir été d'une grande placidité, se montra presque grossier, si irascible qu'interloquées, elles alertèrent la famille.

Walser entendait des voix, voix accusatrices, railleuses. Il avait tenté plusieurs fois d'attenter à ses jours, sûr que la vie, comme le professe l'adolescent de son dramolet *L'Étang*, est une veste en loques : trancher le dernier fil qui relie à elle permet de la rapiécer. Cette difficulté d'être, qui s'accrut d'année en année, aurait pu avoir sa source dans une haine pour la patrie – la plupart des hommes aux semelles de vent abhorrent la leur. Mais Walser, même s'il n'était, comme Brentano, ni sans patrie ni naturellement chez lui en quelque endroit que ce fût, goûtait la modestie de son pays, qu'il comparait à un boa de fourrure blanche, sublime et gracieux, au cou de l'Europe. Il s'émerveillait devant Zurich, Berne ou le lac de Thoune, hanté par Kleist et peint par Ferdinand Hodler. Il ne s'en sentait pas moins importun sous tous les cieux. Jamais il ne se piquait d'être un individu responsable, se ménageant des faveurs et un nid douillet. Il ne faut pas se choyer ni chérir le confort, recommandait-il, car alors on tue tous les démons en soi, et il n'y a plus qu'à s'accommoder de la stérilité. Il poussa ce sens aigu de la liberté jusqu'à

aller mourir loin des quatre murs de sa chambre, sur un sentier enneigé, le jour de Noël. Il s'éteignit exactement comme Sébastian, le poète des *Enfants Tanner*, à ceci près qu'il n'avait pas dans sa poche un cahier rempli de vers. Quelle mort splendide, au milieu des sapins et de la neige ! s'était-il exclamé au sujet de Sébastian. Quant à lui, en s'en allant ainsi, sans bruit, peut-être n'avait-il fait qu'accorder ses principes et sa conduite.

Dans un curriculum vitæ, il avait affirmé que l'écriture devait être un acte presque sacré, ce que, ajoutait-il, d'aucuns jugeraient un tantinet exagéré. Devant Carl Seelig, venu lui rendre visite à Herisau, il se dédit : c'était juste un travail comme un autre. Quoi qu'il en fût, la ferveur chez Walser était mâtinée d'ascèse. Il œuvrait sans désespérer et, pourtant, son aisance tient du prodige. Il se prenait si peu au sérieux qu'ayant fourni des chroniques à des journaux, il ne se formalisait pas quand on l'étiquetait comme feuilletoniste, rien de plus. Sa nouvelle *La Promenade* est un excellent antidote contre cette « misérable maladie » : vouloir paraître plus qu'on est.

Il se mettait au diapason de Jean-Paul le titan, de Büchner, le « météore affolé », de Flaubert, le « naturaliste vététilieux », et surtout de Stendhal, le « romantique haut en couleur, désinvolte à certains égards ». À l'imitation de ces parangons, il s'était exercé à soudoyer ses muses pour n'en faire qu'à sa guise, mais en s'efforçant de ne pas relâcher sa vigilance : son tact et son aristocratie lui interdisaient tout débraillé – lorsqu'il aborda les contes de Cendrillon et de Blanche-Neige, il en tira matière à deux brèves

pièces d'une étincelante intensité, et dont la modernité, sans aucune de ces afféteries et de ces simagrées qui en sont parfois la marque de fabrique, tient à sa fantaisie teintée d'acédie. Il se dispensait de verser dans l'esbroufe ou l'hermétisme, sous prétexte d'être profond. Sa prose, dense, limpide, semble en suspension — ses tentatives poétiques, disait-il, sont comme des danseuses qui dansent jusqu'à ce qu'elles s'écroulent de fatigue.

Ce qu'il qualifiait de gribouillage n'était jamais le fruit du hasard. Dire l'essentiel, pour lui, c'est décoriquer l'accessoire qui en fait le prix. À l'exemple du flâneur, l'écrivain doit tendre vers l'éréthisme mais aussi s'incliner au ras de l'infiniment petit. Repousser le plus important, faire affleurer le secondaire dans des phrases semblables à des volutes : voilà la méthode Walser. Il souhaitait rendre à la langue allemande la vitalité qu'elle avait possédée autrefois. Gisement pour les orpailleurs avides d'éblouissements, sa prose simple n'en paraît que plus miraculeuse.

Créer, cependant, et créer ainsi qu'il le faisait, en mettant l'accent sur l'étrange et l'imperceptible, était une gageure. Walser le pince-sans-rire s'amusait à justifier en ces termes ses multiples digressions : elles lui étaient indispensables pour donner de l'ampleur à ses livres ; autrement, il aurait été encore plus méprisé qu'il ne l'était déjà.

Avant que les crises ne le contraignent à déposer les armes, il y eut une période où la plume s'était rebellée contre lui, où, plutôt, il supportait mal de tenir la plume. Il se mit à griffonner au crayon, pour être plus libre, plus rêveur, et renouer avec l'enfance.

Il devait laisser des centaines de microgrammes tracés à la mine. Faut-il y déceler une tension vers l'effacement de soi ? Un début de capitulation ? Ses petites proses opposent un démenti : elles sont, tout autant que ses romans, des coups d'éclat. Elles délimitent une frontière autour de celui qui ne se rengeait pas de ne ressembler à personne. Elles sont une autre manière d'être soi-même. Car être soi-même, encore qu'on serve de gîte à plus d'un énergumène, c'était la grande affaire de Walser. Quand une pythie, après s'être plongée dans un de ses opuscules, supputa ses chances d'être un nouveau Dostoïevski, il se dit à part soi que, le principal, c'est d'être, imperturbablement, soi-même. Ses trois romans, *Les Enfants Tanner*, *Le Commis* et *L'Institut Benjamenta*, comme *Le Brigand*, plaident cette cause. Il était lui-même quand il se délectait à différer, à éluder, à se saborder, à déconcerter par son style allusif. Il louait la retenue et l'absence de fatuité, allait plus volontiers vers les pierrots lunaires que vers les vibrions tonitruants, revêtait les riens des plus beaux atours, jugeait ce qui est imposant tout bonnement effarant. Où se fourrer pour ne pas être remarqué quand on ne veut pas sonner de la trompette ? Ses textes dénotent un désir qui n'anime en général pas les prétendants à la couronne d'épines des éveilleurs : le désir de passer inaperçu. L'art d'écrire, disait-il, est aussi périlleux que l'art de la guerre — l'auteur va au-devant d'attaques si rudes qu'il ne lui reste qu'à s'étouffer lamentablement et à s'affliger.

Walser avait l'âme effilochée, comme Simon Tanner ; fantasque, toujours en désaccord avec son

temps, il s'attachait à des brouilles – un peu de cendre, une aiguille, une allumette –, entourait de sollicitudes un poêle. Il se détachait ainsi de la réalité et, fort de ce détachement, allait au cœur des choses. En croisant les fils de ses enchantements et de ses désarrois, il tramait un livre du moi, abondamment découpé.

Funambule sur la corde raide, il savait qu'écrire, c'est témoigner de son existence, or il était à ses propres yeux nul et non avenu. Il se serait de bonne grâce fait comédien : il devait à cette vocation contrecarrée un penchant pour les ahuris vulnérables, doubles de lui-même. Il leur attribuait quelques-uns de ses traits distinctifs – l'humilité, l'ambition d'être « un zéro tout rond » (Jacob von Guten prétend même ne pouvoir « respirer que dans les régions inférieures »). Falots, velléitaires, mal taillés pour jouer des coudes, guerroyant sans arrêt contre des forces insidieuses, ils n'ont pas l'aplomb des conquérants. Mais aussi démunis soient-ils, l'air de rien, ils sapent l'ordre des *assis*.

Le je caméléon de Walser est un je volatil : pronom négligeable, il s'amuït, se délite. Jamais un je n'aura été aussi peu emphatique – chaque je est une outrecuidance, avait-il noté dans un de ses microgrammes. Il regardait sa tâche avec la réticence de qui rechigne à se mettre en avant, tout en faisant de sa mission un apostolat. Si des gens aimables, avertissait-il, proclamaient qu'il était un poète, il le tolérerait uniquement par esprit de conciliation et par politesse. Qu'était-il, au bout du compte ? Un habitant des limbes ? Un passant considérable trouvé mort dans la neige ? Un explorateur des confins qui

était allé jusqu'à cette extrémité où sa raison le trahissait ?

Oiseau hagar, aussi indomptable que Bartleby, le copiste de Melville, dont l'attitude de résistance tranquille provoque la confusion et la stupéfaction, il aurait pu faire sienne cette devise : « Je préférerais ne pas. » Le Bartleby au désespoir blafard, qui gît recroquevillé au pied d'un mur des Tombes, la tête reposant sur des pierres froides, est le héraut des exilés de Walser, lequel flâne peut-être encore, le nez au vent, l'œil aux aguets, à travers les rues de Zurich. Mais nul ne le voit, car il va à pas de loup, et c'est aussi subrepticement que les dits de ce vagabond entrent dans nos bibliothèques pour y propager un influx magnétique : ses livres, aussi évanescents que des silhouettes furtives, sont très discrets au premier abord, mais leur influence est à la mesure d'une vie vouée à élever la vétille au rang de grandeur.

Une langue que me parlent les choses muettes

Paul Valéry disait que la littérature comporte une infernale combinaison du sacerdoce et du négoce, de l'intime et de la publicité. Quand un de ses livres paraît, l'auteur doit-il nécessairement se transformer en bateleur et caqueter pour se faire une place au milieu de la basse-cour ? Louis-René des Forêts, aussi ennemi du cabotinage que Robert Walser, n'était pas de ceux qui galvaudent leur réputation en se répandant en harangues claironnantes. Les rares fois où il s'était laissé aller à de timides confidences en marge de sa création, son embarras était patent et ses esquives nombreuses. Ne rappelait-il pas dans *Face à l'immémorable* que quiconque tient la parole ou la plume doit emprunter des chemins tortueux pour accéder à la vérité ? Il laissait des pans entiers dans l'ombre, non par coquetterie, mais par circonspection : il se protégeait des feux de la rampe, « lieu de perdition ».

Méditatif subjugué par les immensités – il aurait voulu être un loup de mer –, Louis-René des Forêts n'était pas à son aise quand il lui fallait entrebâiller les portes de son antre secret. Et nous savons, depuis

Kafka et Kierkegaard, habiles à lui payer un tribut sans le divulguer, qu'autour du secret cristallisent des projets de grande envergure, car ce sont les mots obliquant à pas feutrés qui amènent la tempête.

Il suffit de tendre l'oreille aux « Grands moments d'un chanteur », dans *La Chambre des enfants*, et l'on ne peut disconvenir que des Forêts, amateur de polyphonies, restitue la « scansion de l'être » en dégageant des discordances fondamentales une ligne mélodique toujours près de se rompre. Le portrait de Molière, l'interprète de don Juan qui tire sa révérence, élargit une brèche que le Docteur Faustus de Thomas Mann avait ouverte, et que le Naufragé de Thomas Bernhard tentera en vain de colmater.

Se confier, c'est vendre son âme au diable, dit Louis-René des Forêts. Sa fidélité au vœu de silence a été maintes fois magnifiée. Parler signifie parjurer, faire fi du motus que l'enfant s'adresse à lui-même. On ne parle qu'en tuant l'*infans* en soi, notait Maurice Blanchot. L'enfant qui sommeille en des Forêts ne pactise pas avec les zéloteurs du *déballage* : cette compromission entraîne l'obligation d'avoir voix au chapitre, d'accaparer des jobards qui gèberaient l'hameçon, de parer à l'éventualité d'un simulacre d'échange. Le jacasseur présume que se déboutonner le baigne d'une aura de différence. Tout autant que lui, l'homme de plume s'abuse en se targuant de combler, par une « mixture verbale », l'énorme fissure qui crevasse la maison du langage, alors que – des Forêts le tourne en dérision dans *Les Mégères de la mer* – il est tout au plus un « Bouffon sur son tréteau de songes et de mensonges / Affublé de triste chair et de parole faussaire ».

Impression : Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
Dépôt légal : janvier 2009
N° d'édition : 1966 – N° d'impression : 09-0000
Imprimé en France

